

MIRBEAU EN CHIEN DES BASKERVILLE

Michel Contart, dont nos lecteurs ont pu apprécier le délicieux article, marqué au coin d'un humour bon enfant, sur *Dingo* envisagé du point de vue d'un vétérinaire ami de la gent canine¹, a déniché (et m'a aimablement communiqué) un exemplaire, orné d'une dédicace manuscrite à Edmond Haraucourt², d'un opuscule intitulé *Du jus de coloquinte*, paru à une date indéterminée (probablement dans la deuxième moitié de 1913 ou au début de 1914) et qui, en guise d'éditeur, indique, pour tout potage, "*chez l'auteur, 2 rue Lhomond, Paris*". Ce qui semble signifier que cette plaquette de 34 pages, non signalée par le catalogue des imprimés de la Bibliothèque National, a été publiée à compte d'auteur.

L'auteur en question, un illustre inconnu, porte le nom de Joseph Roger et, à en croire la mention de la page 2, a aussi à son actif un volume paru chez Figuière, *Chanson de Gambetta*³. Je n'ai découvert ni les dates de sa naissance (probablement vers 1868) et de son décès, ni le moindre renseignement sur sa carrière littéraire, visiblement modeste, et/ou universitaire. Tout ce que j'ai pu apprendre sur son compte, c'est, d'une part, qu'il est l'auteur d'une thèse de droit de 198 pages, soutenue à Montpellier en 1902 et portant sur *Le Transport des personnes par chemin de fer*, ce qui ne le prédisposait pas spécialement à intervenir dans le champ littéraire, et que, d'autre part — et c'est beaucoup plus intéressant —, il a publié à Paris, pendant quatre mois, précisément en 1913, un pamphlet mensuel intitulé *Le Vitriol* et destiné à combattre le mercantilisme en littérature. Revue ambitieuse, apparemment, et dont la mission ne peut qu'éveiller la sympathie, mais éphémère, comme tant d'autres, et qui a probablement disparu, après quatre numéros, faute de lecteurs et de *phynances*.

Comme l'indique le titre de l'opuscule découvert par Michel Contart⁴, ce Joseph Roger a la prétention d'administrer à ses contemporains, et plus précisément à ses confrères des Lettres, un amer et violent purgatif, qui prend ici la forme de poèmes satiriques rédigés en alexandrins besogneux. Ces prosaïques poèmes, au nombre de vingt-cinq, majoritairement des sonnets, ont visiblement le même objectif que *Le Vitriol* : dénoncer l'industrialisme littéraire.

De fait, le poème liminaire, qui traite de "*la littérature contemporaine*" en général, la juge empuantie par le mercantilisme ("*Il n'y a pas d'action, il y a des actions*", "*Le mercantile emplit la scène et le volume*"), la réclame ("*Pauls et Virginies / Valent par leur barnum et non par leur beauté*") et la complaisance d'une critique sans conscience ("*Rien qu'un tas de rhubarbe et de jus de séné*") ; elle est devenue une industrie ("*L'industrie est partout*") ; elle est encombrée "*de courtiers en gloire et de quarts de génie*". Après quoi notre justicier des Lettres autoproclamé entreprend de passer en revue les gloires contemporaines pour leur chercher des poux. Tour à tour il s'en prend aux dramaturges à succès (Bataille, Bernstein, Lavedan, Tristan Bernard) et aux critiques qui font autorité (Faguet, Doumic, Lemaître), dans "la Pâle noce", puis à Paul Bourget ("*Cruelle énigme*"), Abel Hermant ("*Le Transatlantique*"), Edmond Rostand ("*Chantecreux*"), Saint-Pol-Roux et Victor-Émile Michelet, Pierre Loti, Jean Aicard, Jean Richepin ("*Le Touranien sous cloche*"), Marcelle Tinayre ("*La Merlette*"), Marcel Prévost, Paul Reboux (ce qui est plutôt inattendu) et Anatole France (ce qui l'est moins). La simple énumération de ces noms donne une impression d'hétéroclite fourre-tout, que ne peut qu'aggraver la mention d'un autre justicier, d'une tout autre envergure : Octave Mirbeau *himself*, lequel, nonobstant son long combat contre le réclanisme et l'industrialisme, a droit lui aussi à une remontrance du sieur Roger. Elle prend la forme d'un sonnet, intitulé "Ouah ! ouah ! ouah !".

1 Michel Contart, "Dingo vu par un vétérinaire cynophile", *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 6, 1999, pp. 142-168.

2 Né en 1857, Edmond Haraucourt est l'auteur, bien oublié aujourd'hui, de poèmes (*La Légende des sexes*, parodie de Victor Hugo, 1883, *L'Âme nue*, 1885), de romans (*Amis*, 1887, *Seul*, roman en vers, 1890, *Les Benoît*, 1905) et de pièces de théâtre (*La Passion*, pièce évangélique en vers, 1890, *Jean Bart*, 1900, *Les Oberlé*, 1905). Il a laissé également des *Mémoires* (1946). À ses débuts, il a fait partie des Hydropathes et a collaboré à *La Jeune France*.

3 Cet opuscule ne se trouve apparemment pas à la Bibliothèque Nationale, mais il est signalé par le *Catalogue général de la librairie française*. Il s'agit d'un petit volume de poésie, léger de 68 pages, et paru en 1910.

4 Michel Contart, à qui j'ai proposé de présenter lui-même sa découverte, a préféré m'en laisser le soin. Tout en déplorant sa modestie, je le remercie bien sincèrement de sa confiance.

Le titre fait de toute évidence référence à *Dingo*, paru chez Fasquelle en juin 1913, et, par-delà l'actualité littéraire, au rôle d'aboyeur en chef joué depuis des années par le pamphlétaire anarchiste⁵. Mais au lieu de se reconnaître des affinités avec l'imprécateur au cœur fidèle, qui s'est employé bien avant lui, et avec une tout autre efficacité, à nettoyer les écuries d'Augias de la littérature et des beaux-arts et à désacraliser, dépiédestaliser et ridiculiser toutes les fausses gloires, académiques, mercantiles ou boulevardières, Joseph Roger le met sur le même plan que les autres et le considère, lui aussi, comme un industriel des Lettres. À l'en croire, Mirbeau ne ferait qu'exploiter, à des fins mercantiles, le juteux filon de "*l'épouvante*" et du "*cauchemar*", sans se préoccuper de laisser son pauvre lecteur "*affreusement triste*". La comparaison du premier quatrain avec le chien des Baskerville, dans le roman homonyme de Conan Doyle, est éclairante à cet égard : ce chien a en effet été dressé par l'assassin, qui a emprunté le nom de Stapleton, pour tuer le cardiaque *sir* Charles, à la faveur de la vieille légende, populaire sur la lande, selon laquelle l'apparition d'un chien gigantesque serait le signe de la mort prochaine. Faut-il en conclure que l'auteur du *Jardin des supplices*, de *Dingo* et de *L'Abbé Jules* — où apparaît "*un curé fou de stupre*" —, est lui aussi dressé pour faire peur aux "*créature[s] vivante[s]*", au risque de les "*révolutionne[r]*" et de tuer celles qui souffrent d'une insuffisance cardiaque ? Sans doute l'intention de Joseph Roger n'est-elle pas d'être lu au premier degré, d'assimiler vraiment Mirbeau à Stapleton et de voir en lui un criminel en puissance. Reste que le romancier est accusé de mettre à profit l'épouvante qu'il suscite à bon compte ("*Eh qui donc y résiste ?*") pour se frayer un chemin dans la jungle littéraire, selon l'expression de Victor Méric, sans se soucier de l'incurable tristesse qu'il risque d'éveiller chez ses lecteurs. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il se fait de *notre Mirbeau* une image bien superficielle et réductrice...

Pierre MICHEL

Joseph ROGER : "Ouah ! ouah ! ouah !"

*Conan Doyle a montré le chien des Baskerville⁶,
La bête fantastique aux crins phosphorescents,
Qui, hurlant à la mort, dans la lande stérile
Bondissait et glaçait le malheureux passant.*

*Et certes ce n'est pas une moindre épouvante
Qui nous révolutionne au fond du coquemar,
Chaque fois qu'un de nous, créature vivante,
Affronte en son enfer Mirbeau le Cauchemar !*

*Des mabouls, des gags, des arbres tricolores⁷,
Un curé fou de stupre, un type à qui sa Laure
Impose après dîner un bain qui le tuera⁸...*

*Le supplice du rat⁹... Eh qui donc y résiste ?
C'est comme lorsqu'on plonge en la poix de Zola ;*

⁵ On pourrait aussi voir en Mirbeau un disciple de Diogène, proposant le chien comme modèle. Voir mon article "Mirbeau le cynique", dans *Dix-neuf / Vingt*, Eurédit, n° 10, octobre 2000 [parution effective en septembre 2002], pp. 11-24.

⁶ *Le Chien des Baskerville* (1902) a paru en 1905 chez Hachette, dans la traduction française d'A. de Joussaud.

⁷ C'est Isidore Lechat qui a fait peindre en tricolore les chênes de la grande avenue de son château de Vauperdu.

⁸ Allusion à un conte de 1887, "Le Bain", recueilli dans le tome II des *Contes cruels* (Les Belles Lettres, 2000, pp. 59-63) et que Mirbeau a inséré en 1901 dans *Les 21 jours d'un neurasthénique* (chapitre X) L'héroïne, primitivement prénommée Clarisse, y est rebaptisée Laure.

⁹ Léon Daudet prétendait avoir fourni à Mirbeau l'idée du supplice du rat, d'après son professeur de médecine, Potain. Ce supplice apparaît au chapitre VI de la deuxième partie du *Jardin des supplices* (*Œuvre romanesque* de Mirbeau, Buchet/Chastel-Société Octave Mirbeau, 2000, t. II, pp. 290-293).

On s'en retire après, mais affreusement triste.

NOTES